

Bibliothèque numérique

medic@

**Bouillon - Lagrange, Edme J. B..
Eloge de Pelletier lu le 6 frimaire an
VI,...**

*Paris, chez Quillau, 1797 (circa).
Cote : 90945 t. 2 n° 5*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x02x05>

5

ÉLOGE
DE PELLETIER,

*Lu le 8 Frimaire an 6, à la Séance publique
de la Société des Pharmaciens de Paris,*

PAR E. J. B. BOUILLON-LAGRANGE,

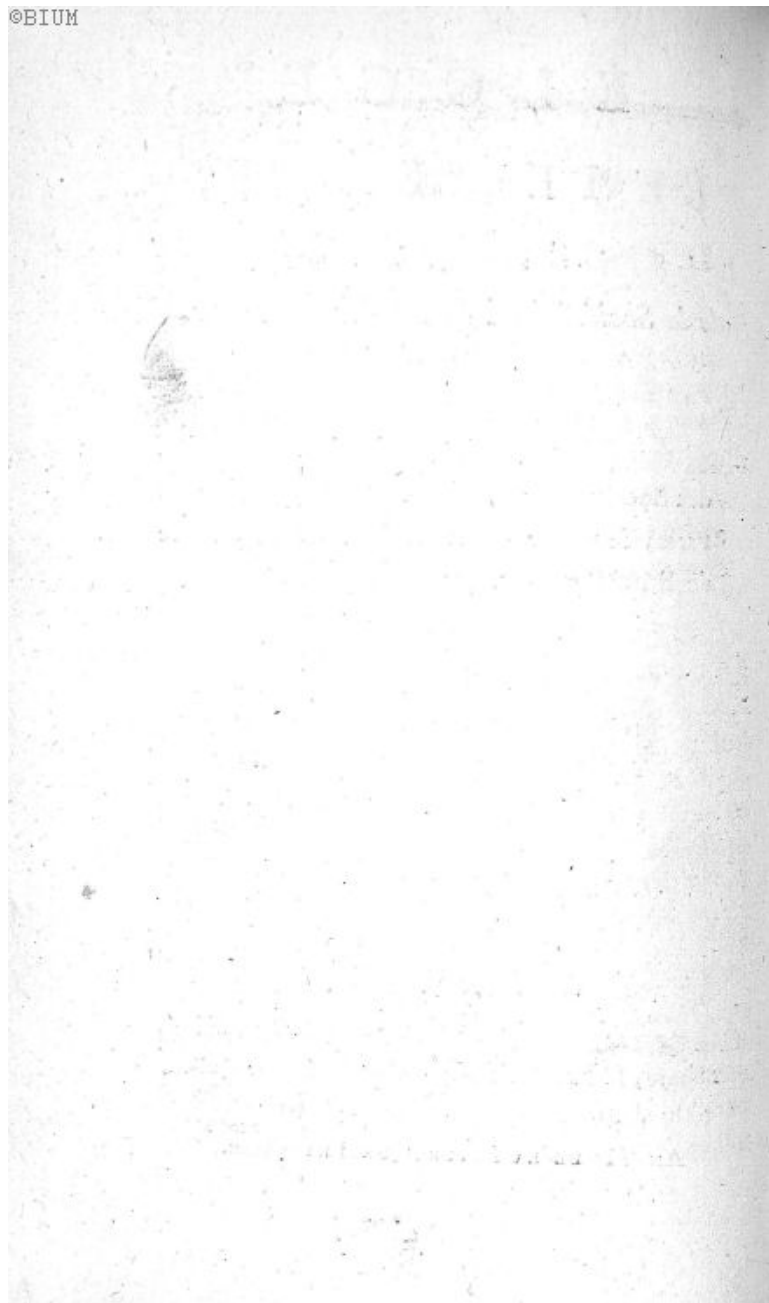
Professeur de Chimie à l'École de Pharmacie,
des Sociétés Philomatique et de Médecine de
Paris, Membre de la Société de Médecine
de Bruxelles, etc. etc.

A PARIS,

Chez QUILLAU, Imprimeur de la Société, rue du
Fouare, N°. 2, Division du Panthéon-Français.

AN VI^e DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.





ÉLOGE

DE PELLETIER,

*Lu le 8 Frimaire an 6, à la Séance publique
de la Société des Pharmaciens de Paris,*

PAR E. J. B. BOUILLON-LAGRANGE,

Professeur de Chimie à l'École de Pharmacie,
des Sociétés Philomatique et de Médecine de
Paris, Membre de la Société de Médecine de
Bruxelles, etc. etc.

C'EST une vérité bien sentie, qu'on ne sauroit donner trop de publicité aux travaux d'un homme célèbre dans les Sciences. Déjà deux Sociétés savantes se sont empressées de rendre hommage à la mémoire de Pelletier; mais le desir d'ajouter un laurier à la couronne que nos collègues Darcet et Sédillot lui ont offerte, m'a fait oublier ma foiblesse. Persuadé d'ailleurs que c'étoit ici, dans le lieu même où Pelletier a vécu, au milieu de ses Confrères, que nous devions jeter quelques fleurs sur sa tombe, j'ai plus obéi au devoir que j'avois à remplir, que consulté mes forces. J'ai pensé qu'on étoit toujours assez éloquent quand on parloit d'un homme habile et bon, devant des hommes qui ont été ses amis et les témoins de ses actions.

A 2

La perte de Pelletier seroit peut-être moins sensible aux amis des Arts, si la mort ne l'eût point enlevé presque au commencement de sa carrière. Comme ces jeunes arbres qui devoient un jour nous couvrir de leur ombre hospitalière, nous offrir les fruits les plus délicieux, et qui tombent frappés par la foudre; Pelletier, au moment où il alloit jouir du fruit de ses veilles, à cet âge où l'esprit dans toute sa vigueur, où l'imagination moins rapide, mais aussi plus nourrie, produisent le beau et le grand, Pelletier est ravi à sa famille et à l'espérance que les Savans avoient si justement fondée sur ses succès. Ah ! combien vos regrets seront plus grands encore, lorsque je vous offrirai l'exposé succinct de ses travaux ! lorsque je vous montrerai ce penchant si doux d'être utile, ce desir d'étendre les limites de nos connoissances, devenir, au lieu d'une jouissance pure, une carrière funeste pour lui, en lui faisant oublier cent fois les dangers dont son Art même l'entouroit ! Qui peut douter maintenant que les poisons les plus actifs sur lesquels il a tant travaillé n'aient porté le trouble dans ses organes ? C'est un des caractères de l'amour de la Chimie ; impétueux dans ceux qu'il anime, il leur cache les périls ; il ne leur présente sans cesse au milieu des difficultés, des entraves dont la Nature hérissé de toutes parts les secrets qu'elle se laisse arracher, que la gloire de les obtenir ; et l'espoir du succès, en échauffant leur courage, excuse à leurs yeux leur imprudence même.

(5)

Tel a été Bertrand Pelletier, Pharmacien de Paris, de la ci-devant Académie des Sciences, Membre de l'Institut national de France, des Sociétés Philomatique et de Médecine de Paris, et de plusieurs autres Compagnies savantes : il naquit à Bayonne, le 30 Juillet 1761, de Bertrand Pelletier, Pharmacien, et de Marie Sabaton.

Nous passerons légèrement sur l'enfance de Pelletier : vous dire que les premiers soins de son père furent de donner à ses enfans une éducation honnête, fondée sur les principes d'une vraie philosophie, et dont le but étoit de faire des hommes utiles à leur pays, c'est vous prouver son discernement et combien il méritoit l'estime et la confiance que ces concitoyens lui avoient accordées. Il jugea que l'homme sans éducation libérale restoit souvent dans une médiocrité dont il seroit sorti, si l'on eût formé d'abord son esprit et son goût, si on lui eût donné ce germe, ce développement des premières connoissances, qui porte la justesse dans les idées, ainsi que la clarté et la méthode dans l'art de les communiquer aux autres.

Après avoir terminé ses études, le jeune Pelletier fut consulté sur l'état qu'il devoit embrasser. Comme le moins âgé de ses frères, ses parens desiroient qu'il prît l'état ecclésiastique ; mais son goût ne l'y portoit point, une vie solitaire et oisive lui répugnoit. L'homme, disoit-il, se doit tout entier à la société, le travail est une source de bonheur et de prospérité, je dois, je veux faire partager à tous le fruit de mes veilles ; eh ! quelle

A 3

est l'ame assez insensible pour rester froide à l'annonce d'une découverte d'où dépend souvent le bonheur de son pays ou l'avantage de l'humanité.

Ainsi pensoit Pelletier; il se sentoit destiné à l'étude et à l'application. La Pharmacie vint fixer son goût; elle ouvrit à son génie un champ vaste à cultiver et digne de ses efforts. Son père seconda ce vif desir d'apprendre, c'est de lui qu'il reçut les premiers élémens de son Art; lui l'Élève et l'ami du grand Rouelle, il lui fut facile de faire passer dans l'ame de son Élève les préceptes de cet homme célèbre, de lui en faire sentir les avantages, et de les lui présenter avec cet enthousiasme dont Rouelle étoit enflammé et qu'il savoit si bien communiquer à ses auditeurs.

Plusieurs années se passèrent ainsi; concentré dans une province, Pelletier vit bientôt qu'il étoit privé des ressources nécessaires à la culture des Sciences. Comme c'étoit un besoin pour lui d'augmenter ses connoissances, c'en étoit un bien pressant de vivre au milieu de ceux qui les cultivoient. Le séjour de presque tous les hommes célèbres, le foyer de toutes les lumières, Paris fixa ses regards; il sentit qu'il étoit nécessaire à son existence de voir de près et les Sciences et les Savans, de respirer, pour ainsi dire, le même air qu'eux; il partit donc pour Paris en 1778.

Arrivé dans cette ville où tant d'écueils se présentent à la jeunesse, où tout lui plaît, où tout la séduit et la trompe souvent si cruellement, Pelletier sut y conserver sa santé, ses goûts simples, et

sur-tout son amour pour l'étude ; il ne fut point agité par ce tourbillon de plaisirs qui entraînent la plupart des jeunes gens, et qui décident presque toujours par la perte des plus belles années l'inutilité de toute leur vie. Les entretiens des Savans et le travail occupèrent tout entier Pelletier dès son arrivée à Paris. Accueilli par deux hommes célèbres, Darcet et Bayen, auxquels il étoit adressé et dirigé par leurs conseils, il apprit d'eux à vaincre toutes les difficultés. Ils guidèrent ses premiers pas, voulurent qu'avant de se livrer à une étude plus sérieuse et plus étendue, il passât quelques années dans une Pharmacie. Je me fais un devoir de rapporter ici les paroles mêmes de ces Savans, parce qu'elles serviront de leçons aux Élèves :

« Ne craignez pas, lui dirent-ils, que ce temps » soit perdu pour vous ; plus vous aurez travaillé » dans l'étude et la pratique de cet Art si essentiel » à la Médecine, plus vous éprouverez combien » les principes que vous viendrez puiser dans un » Laboratoire de Chimie ont de rapport avec ce » que vous aurez déjà fait et déjà vu ».

Pelletier, persuadé de tout l'avantage qu'il y avoit à suivre les conseils de deux hommes dont l'expérience et les talens se trouvoient d'ailleurs d'accord avec ses goûts, entra dans une Pharmacie. Il y demeura quatre ans ; Darcet ne le perdit pas de vue ; bientôt il s'aperçut que le jeune Pelletier méritoit sa confiance et son amitié. Son Laboratoire fut l'asyle qu'il lui destinoit, et il l'y appella après ces quatre années d'exercices pharmaceutiques. S'il

A 4

est intéressant pour un Professeur d'être secondé dans ses travaux, il l'est bien plus encore pour un Élève d'être dirigé par un Maître habile, qui se montre tout entier et qui n'a rien de caché pour lui : ainsi pensoit Darcet. On s'attend bien qu'en peu de temps le Maître et le Disciple ne firent plus qu'un ; une mutuelle confiance vint former des nœuds que l'amitié avoit préparés et que le temps ne fit que serrer davantage.

Plusieurs années furent consacrées à l'étude de la Chimie et de la Botanique ; Pelletier n'oublia pas non plus ces momens délicieux, où l'ame aime à s'épancher, où elle trouve tant de jouissance en payant à son bienfaiteur le prix de ses soins. Malheur à celui qui ne sait pas apprécier cette vertu des ames douces et sensibles, la reconnoissance ! Son Maître, son ami la distingua si bien dans son Élève, qu'il le regardoit comme son fils ; il se flattoit même qu'un jour Pelletier le remplaceroit. Darcet vouloit que son bienfait lui survécût ; eh ! ne sembloit-il pas le perpétuer, en faisant succéder son Élève aux deux Rouelles, dont il étoit lui-même le fils adoptif.

Dès son installation dans la Pharmacie des Rouelles, Pelletier manifesta le desir de s'associer à une Compagnie que ses prédécesseurs avoient tant illustrée. Il se présenta au Collège de Pharmacie ; mais ce que sa modestie lui avoit laissé ignorer, c'est que sa réputation l'y avoit devancée ; aussi reçut-il des Membres qui composoient cette Société l'accueil le plus flatteur.

Connu plus particulièrement de ses nouveaux Confrères, il devint bientôt leur ami ; Bayen, Parmentier, Déyeux et plusieurs autres, ne tardèrent pas à se lier intimément avec lui ; ils prévirent d'avance que les Rouelles seroient dignement remplacés, et que, comme eux, Pelletier sauroit se distinguer dans une Compagnie qui lui avoit témoigné combien elle étoit flattée de le compter au nombre de ses Membres.

En 1784, il épousa Marguerite Sédillot ; adoré de sa femme, chéri de ses enfans et des Élèves dont il s'entoura bientôt lui-même, c'étoit au milieu d'eux qu'il trouvoit le bonheur et la récompense la plus douce de ses travaux.

L'intimité qui à cette époque régnoit entre beaucoup de Chimistes et lui, ne tarda pas à agrandir le cercle de ses connoissances. Bientôt on le vit correspondre avec les Étrangers les plus distingués, bientôt on le vit prendre place au milieu des Darcet, Lavoisier, Monge, Guyton, Berthollet et Fourcroy.

En 1791, l'Académie des Sciences venoit de perdre l'un de ses Membres, le citoyen Tillet ; Pelletier fut désigné pour le remplacer.

Un succès aussi brillant ne fit qu'augmenter son zèle. Il savoit que ce n'étoit pas assez d'être admis dans une Société savante, qu'il falloit s'y faire distinguer, et que l'on n'y parvenoit que par des travaux assidus. Quelque pénible que fut cette tâche, il prouva qu'il étoit capable de la remplir.

Pelletier s'acquitta successivement avec la même

A 5

ardeur de plusieurs fonctions importantes que lui délégua le Gouvernement. Il étoit en même temps Membre du Bureau de Consultation des Arts et du Conseil de Santé des Armées.

L'École Polytechnique vint ensuite le réclamer pour être un de ses Professeurs. Adjoint de l'amî et du Traducteur de Bergman, quoiqu'à cette époque sa santé commençât déjà à s'altérer, il redoubla d'effort pour seconder Guyton dans la partie qu'il professoit. Plusieurs fois je l'ai vu venir faire sa Leçon dans un état de foiblesse qui faisoit craindre qu'une séance d'une heure et demie ne l'augmentât beaucoup ; rien ne pouvoit l'en détourner. Il reprenoit une sorte de vigueur et de sérénité qui ne le quittoient pas, tant que duroit sa Leçon. Vous trouvez-vous fatigué, lui disoit-on quelquefois ? Tout entier à son objet, sa réponse portoit toujours sur quelques expériences qu'il venoit de faire ; ou bien inquiet de son succès, il cherchoit à connoître l'effet qu'il avoit produit, s'il étoit bien entendu, bien senti. Combien de fois m'a-t-il dit : Comment trouves-tu cette Leçon ? suis-je clair, méthodique ? Qui ne reconnoît à ces questions la preuve de sa modestie et d'un vrai savoir.

On sait que les circonstances malheureuses où nous nous sommes trouvés, avoient arrêté toute communication entre les Savans. Les Académies, les Aggrégations de Savans et d'Hommes de Lettres n'existoient plus, tout étoit détruit. Épars, isolés, en servitude même dans le temple de la Liberté, les citoyens vivoient solitaires et cachés dans leur

foyer. Les Savans ne transmettoient plus rien , ils languissoient dans la détresse et la crainte ; les Sciences étoient menacées de perdre autant et plus qu'elles ne venoient d'acquérir depuis trente ans. Quelques hommes dévoués et courageux se réunirent à des Législateurs ; ils sentirent qu'il falloit , à quelque prix que ce fût , arrêter ce fléau destructeur de tout Gouvernement ; ils jugèrent que là où existe l'ignorance , il n'y a plus ni harmonie , ni prospérité , ni mœurs , ni cette aménité qui font le charme de la vie. En faisant servir les Sciences , la Mécanique , la Géométrie , la Physique , la Chimie sur-tout , à la défense de la République , ils arrachèrent beaucoup de ceux qui les cultivoient à la proscription ; ils les rendirent nécessaires ; ils ménagèrent en eux et par leurs travaux les germes de la résurrection des Arts utiles. Une Constitution nouvelle , fondée sur les vrais principes de la Liberté , vint enfin anéantir pour jamais les sinistres projets du Vandalisme. Les Sciences et les Arts y trouvèrent un refuge assuré. Tous les élémens des connoissances utiles furent conservés ; on en rapprocha tous les germes épars ; le Génie qui protégeoit la France s'empressa de les rassembler ; le temple des Arts se releva à la voix des Législateurs ; l'Institut national , le plus beau monument des Sciences et des Lettres , que l'Europe possède , exista constitutionnellement.

Pelletier ne pouvoit manquer de trouver sa place dans ce nouveau sanctuaire des Sciences ; ses amis , ses anciens Collègues le choisirent pour coopérer

A 6

avec eux aux progrès de la Chimie. Depuis ce temps jusqu'au moment où la mort l'a enlevé, ce Savant n'a cessé de se livrer à des recherches exactes et pénibles. Nommé à toutes les commissions importantes, son zèle fut toujours au-dessus de ses forces; voyages, travaux, rien ne lui paroissoit impossible. Le Gouvernement voulant s'assurer des effets d'une poudre nouvelle, envoya des Commissaires à Essonne et à la Fère, afin qu'ils lui rendissent compte des succès; Pelletier fut du nombre. Quoique foible et dans une saison où tout donnoit à craindre pour sa santé, il partit avec les citoyens Borda et le Général d'Aboville. On ne peut douter que les fatigues qu'il y essuya ne contribuèrent beaucoup à augmenter les maux qu'il ressentoit depuis long-temps. Mais il pensoit que l'homme entièrement dévoué à son pays ne pouvoit trop faire de sacrifices pour le servir.

Pelletier joignoit aux connoissances profondes de la Chimie, celles de plusieurs Langues étrangères. Nous avons de lui diverses Traductions de l'Anglais, entr'autres un Mémoire sur les *Airs* (comme on les nommoit alors); par Cavendish, de la Société royale de Londres. Ce Mémoire publié en notre Langue au moment où Lavoisier venoit de faire connoître ses belles expériences sur différentes espèces de gaz, ne pouvoit qu'intéresser les Savans; cette Traduction est accompagnée de notes qui décèlent l'homme impartial et le savant observateur. Une correspondance suivie

avec les Savans étrangers le mettoit à même d'enrichir notre Langue de leurs productions. Son activité ne se borna pas seulement à nous faire connoître leurs travaux, souvent il répétoit leurs expériences.

Les Sciences possèdent un grand nombre de Mémoires du C.^{en} Pelletier, dont la plupart ont été lus à l'Académie des Sciences et imprimés, soit dans le Journal de Physique, soit dans les Annales de Chimie.

En 1781, il donna son premier Mémoire sous le titre d'*Observations sur l'Acide arsenicale*.

Scheèle étoit le premier qui eût fait connoître l'acide formé par l'arsenic; ce Chimiste avoit proposé deux moyens pour obtenir cet acide, l'un par l'intermède de l'acide muriatique oxygéné, et l'autre par l'acide nitrique. Pelletier ayant décomposé le nitrate d'ammoniaque par l'oxide d'arsenic, opération qui étoit regardée comme très-dangereuse, à cause de la propriété qu'a ce sel de détonner sans addition dans les vaisseaux, a prouvé qu'on pouvoit le faire sans danger, même à la dose de plusieurs livres. Son idée se porta encore plus loin, il chercha les moyens de simplifier la découverte de Scheèle et de constater les caractères de ce nouvel acide. Les phénomènes que lui présentèrent le nitrate d'ammoniaque le conduisirent à se servir de cette décomposition pour préparer l'acide arsenique. Ce travail est accompagné d'un grand nombre d'expériences neuves, et de détails intéressans qui annonçoient déjà l'exactitude et la patience

qu'employoit Pelletier dans ses recherches , et combien ce Chimiste seroit précieux à la Science.

En 1782 , dans une Lettre écrite aux Auteurs du Journal de Physique , Pelletier fit connoître des phénomènes qu'il avoit observé dans l'extinction de la chaux vive , dans la préparation de l'acide phosphorique , et sur la décomposition de l'acide arsenique par le phosphore.

Dans le même temps , Pelletier fit paroître plusieurs Mémoires intéressans , l'un sous le titre d'*Examen chimique d'une substance pierreuse venant des mines de Fribourg en Brisgaw , désignée sous les noms de ZÉOLITE*. Ce Mémoire présente l'analyse de la zéolite de Féroé et de celle venant de Fribourg , appelée *zéolite veloutée*.

Suivant ses expériences , la zéolite de Féroé est composée d'alumine , de chaux , de quartz et d'un peu d'eau ; celle appelée veloutée est une calamine , ou mine de zinc unie à du quartz.

L'autre est un Mémoire sur la cristallisation des sels déliquescons , avec des observations sur les sels en général.

En 1785 , il a enrichi la Science de plusieurs découvertes importantes. Son Mémoire sur l'absorption de l'oxigène par l'acide muriatique présente non-seulement de nouvelles expériences sur la manière dont se comportent les acides muriatique , sulfurique et nitrique avec l'oxide de manganèse , mais encore des vues neuves sur le gaz oxigéné.

Dans un second Mémoire qui fait suite au précédent , il indique un procédé pour préparer l'éther

muriatique par le moyen de l'acide muriatique oxygéné. Ces expériences le conduisirent à examiner la théorie des éthers, ce qui forme le sujet d'un autre Mémoire sous le titre d'*Observations sur la formation des éthers*. Quoique de nouvelles expériences faites par nos collègues Fourcroy et Vauquelin aient détruit cette théorie, nous ne devons pas moins rendre hommage aux recherches de ce Chimiste.

La même année offre encore une suite de travaux des plus importants : 1°. sur la cristallisation des schorls violets des Pyrénées; 2°. deux Mémoires sur l'analyse du carbure de fer, appelé *plombagine*, et sur le molybdène; 3°. un Mémoire sur l'éther acéteux et sur un sel particulier d'une nature analogue aux végétaux, ou sels essentiels acides; 4°. un travail sur un genre de pierre particulier, connu sous divers noms, tels que *trapp*, *variolite*, *lapis amygdaloïdes* ou pierre d'amande, *schytes cornés des Allemands*.

Les autres Mémoires dont nous avons à rendre compte se trouvent imprimés dans les Annales de Chimie.

Le premier est sur le métal des cloches. Dans le moment où l'on vouloit faire servir les cloches pour en fabriquer de la monnoie de cuivre, un Membre de l'Assemblée Nationale observa qu'il n'étoit pas possible d'amener le métal des cloches à l'état de cuivre pur, c'est-à-dire, de le priver de l'étain et autres métaux que l'on a coutume de lui allier pour le rendre sonore. Fourcroy et Pelletier s'occupèrent particulièrement de résoudre cette

question. Ce dernier fit voir que l'oxide de manganèse pouvoit être employé, et qu'en raison de son oxigène il parvenoit à oxider l'étain. Le citoyen Fourcroy proposa, comme moyen moins dispendieux, de substituer au manganèse du métal de cloches calciné. Ces deux Savans réussirent donc dans leurs recherches, et procurèrent à la France une ressource importante, sur-tout dans un moment où la rareté du cuivre privoit le Gouvernement de faire fabriquer des pièces de ce métal.

Pelletier a ensuite constaté la nature du carbonate de baryte de Sibérie, substance dont on ne connoissoit pas l'analyse.

Son travail sur plusieurs propriétés du muriate d'étain, présente encore des phénomènes beaucoup plus intéressans, et dont les Arts peuvent retirer un grand avantage. Il a prouvé 1°. que le muriate d'étain peut être oxigéné par le gaz muriatique oxigéné, et qu'alors il offre un mordant excellent peu coûteux et constant pour la teinture; 2°. que l'affinité de l'oxigène avec le muriate d'étain est telle que ce sel peut l'enlever à plusieurs acides et oxides métalliques; 3°. que la dissolution d'or ne donne point de précipité de Cassius, avec le muriate d'étain ordinaire; 4°. enfin que le muriate d'étain absorbe directement l'oxigène, ce qui fournit aux Chimistes, un moyen de plus pour déterminer la quantité d'oxigène contenu dans un fluide aérien.

Une suite d'expériences sur l'étain combiné avec le soufre, l'ont aussi conduit à faire connoître des

procédés avantageux et peu dispendieux pour préparer l'or musif. Cette préparation étoit autrefois très-embarrassante et sujette à manquer, Pelletier l'a rendue une des opérations de Chimie les plus faciles à faire. Il a indiqué en même temps que l'or musif étoit le résultat de la combinaison de l'oxide d'étain avec le soufre.

Un autre objet non moins essentiel, et dont le commerce peut retirer un grand avantage, tient au travail qu'il a fait sur une substance que les Anglais avoient seuls jusqu'ici préparée; ce sont les *cendres bleues*, dont les Papetiers et les Peintres font une grande consommation. L'analyse qu'il en a faite lui a donné les moyens de l'imiter parfaitement. Sans calculer son intérêt particulier, son premier soin fut de répandre une découverte, dont il auroit pu retirer les plus grands avantages; elle seule ne suffiroit-elle pas pour lui donner des droits à notre reconnaissance, si son nom n'eût été déjà inscrit parmi ceux des plus célèbres Chimistes, et conséquemment des hommes vraiment utiles à la société.

Nommé, au milieu de tant de travaux, à diverses commissions, il sut satisfaire à tout; chargé de plusieurs rapports importans, tels que ceux sur la colle forte des os, proposée par Grenet, sur les nouveaux moyens de tanner les cuirs par Séguin, sur l'extraction de la soude, sur la fabrication des savons, tous ses rapports présentent la plus sage érudition, annoncent le Chimiste instruit, l'homme impartial et l'ami des Artistes.

Une analyse de carbonate de potasse et des observations sur ce sel, prouvent encore combien Pelletier portoit d'attention dans l'amélioration des divers procédés pharmaceutiques, outre la description d'un nouvel appareil pour avoir, à peu de frais, l'alcali fixe parfaitement saturé d'acide carbonique, appelé *carbonate de potasse*, son mémoire renferme une nouvelle analyse de ce sel et des observations sur son usage médical.

En Floréal an IV, il lut à l'Institut national, un mémoire sur la strontiane.

Depuis long-temps on avoit regardé cette substance, comme une variété du carbonate de baryte natif, Pelletier a voulu s'assurer par une suite d'expériences, si réellement la strontiane différoit du carbonate de baryte natif; il a trouvé que cette substance n'étoit ni vomitive, ni vénéneuse; tandis que le carbonate de baryte natif avoit cette double propriété.

Enfin, le travail le plus étendu et celui qui mérite particulièrement de fixer l'attention des Chimistes, est ce qu'il a fait sur le phosphore. Il publia la suite de ses recherches sur cette matière, à différentes époques, dans le Journal de Physique et dans les Annales de Chimie.

On ne peut concevoir la patience et l'assiduité que ce Savant mit dans ses recherches sur le phosphore. Cette substance, une des plus singulières qui existent parmi les corps combustibles, lui a fourni le sujet de cinq Mémoires.

Les difficultés que présente la combinaison de

cette matière avec d'autres, ne l'ont point arrêté ; il imagina de nouveaux appareils pour obtenir le phosphore et préparer les acides phosphoreux et phosphorique ; il parvint à combiner le phosphore au soufre et aux substances métalliques. Son procédé est simple, il consiste, pour le premier, à jeter du soufre en poudre sur du phosphore fondu sous l'eau qui l'absorbe et le liquéfie sur-le-champ ; et pour le second, à chauffer dans des creusets les métaux mêlés avec l'acide phosphorique vitreux et un peu de charbon ; à mesure que le phosphore se réduit par l'action du charbon, il se combine avec le métal. Ce procédé lui a donné la facilité de fondre le platine, et d'obtenir un phosphore de platine ; combinaison qui, comme il le dit lui-même, peut-être deviendra très-utile pour purifier ce précieux métal.

Mais, s'il est doux pour moi de vous retracer les succès de Pelletier, qu'il m'est pénible d'être obligé de vous peindre ce qu'il a souffert pour les obtenir. Cette substance, sur laquelle il travailloit avec tant de patience et de sécurité, avoit déjà manqué le priver de la vue. On croiroit que Pelletier n'eût pu arracher un secret à la Nature, sans que celle-ci ne se vengeât de sa témérité. Peu s'en est fallu que l'objet de tant d'importantes découvertes devînt l'arme meurtrière, qui devoit l'anéantir pour toujours, et lui ôter la seule consolation qui reste à l'homme laborieux et sensible, celle d'entendre pour quelques temps encore les éloges et l'encouragement dûs à tant de travaux.

Pelletier rangeoit un jour son Laboratoire avec ses Élèves , l'un d'eux lui apporta un papier plié qu'il venoit de trouver, il contenoit une substance qui lui paroissoit solide; ignorant ce qu'elle étoit, Pelletier, dans le dessein de l'examiner, la mit dans sa poche, c'étoit du phosphore. Il ne fut pas long-temps à prendre par le voisinage de sa peau et par le frottement la température nécessaire à son inflammation; aussi-tôt notre Confrère est exposé à sa terrible action, ses vêtemens sont en feu; jettez-moi dans l'eau, crioit-il; il n'étoit plus temps! le phosphore fondu et enflammé couloit le long de sa cuisse, avoit pénétré la chair, l'avoit attaqué déjà profondément. Bientôt les cris déchirans de sa femme, de ses enfans, de son frère, de ses élèves, augmentent les tourmens qu'il endure; en vain veut-on arrêter les progrès que faisoit le phosphore embrasé; par-tout on cherche du secours, Bayen arrive le premier. C'est ici où le sang-froid doit faire taire la sensibilité d'un ami; il falloit sauver Pelletier, il falloit voir le danger, sans porter dans l'ame inquiète de sa famille cet effroi, dont l'amitié a tant de peine à se défendre. Enfin tous les secours lui furent administrés, six mois de souffrances et de soins assidus rendirent un père à ses enfans, un époux à sa femme, et un Savant à l'Europe. Mais, hélas! que l'on étoit loin de penser que ce fut le prélude d'un plus grand malheur.

Épuisé par le travail, victime des accidens imprévus, sa santé s'altéra de plus en plus. Au lieu

De laisser à la nature reprendre toute l'énergie dont avoit besoin sa foible constitution, il sembla la brusquer. Pressé, tourmenté par l'amour de l'étude, ses travaux se succédèrent avec la même rapidité. Les combinaisons de la baryte vinrent encore échauffer son imagination. Les succès qu'avoient obtenus Crawford et Chaussier, de l'usage intérieur du muriate de baryte dans le traitement des maladies scrophuleuses, avoient engagé la Société de Médecine à déterminer les avantages qu'on pourroit retirer de l'usage du muriate de baryte. Pelletier s'occupa aussi-tôt de la préparation de ce médicament, et chercha à simplifier et à améliorer les procédés qu'avoient présentés plusieurs Chimistes; il y ajouta des expériences comparatives faites sur des animaux avec le carbonate de baryte natif.

Un nouvel accident vint encore le frapper; il respira une trop grande quantité de gaz acide muriatique oxigéné; cet événement décida de sa vie et en détermina la fin. Malgré sa jeunesse et le feu qui sembloit encore l'animer, il fut atteint d'une langueur et d'un dépérissement qui ne laissa bientôt plus aucune espérance à sa famille et à ses amis. Lui seul étoit calme, il regardoit sa foiblesse comme une suite des fatigues qu'il avoit éprouvées; il espéroit que le temps, la saison, et sur-tout l'air natal, lui donneroient une nouvelle vie. Déjà le voyage est projeté, il n'attend plus que le moment favorable où ses forces lui permettront de l'entreprendre; mais le mal étoit trop profond,

et le destin en avoit autrement ordonné. Chaque jour, chaque instant voyoient éteindre sa frêle existence, il sembloit que sa vie perdît à chaque moment une partie de son activité. Long-temps il lui resta de l'espérance, dernier bien que la nature laisse à l'homme, même au moment de sa destruction. Enfin, Pelletier, après trois ans de souffrances, mourut le 5 Thermidor de l'an V, et laissa ses parens, ses amis dans la douleur, offrant aux Savans, par sa mort prématurée, l'exemple terrible des dangers qu'ils courent en épuisant leurs forces par un travail trop opiniâtre; exemple que tant de victimes de la Chimie lui avoient déjà donné à lui-même. Puisse cette perte trop cruelle, avertir les hommes qui se livrent avec trop d'ardeur aux travaux chimiques, que le même malheur les menace, s'ils se laissent emporter par un zèle inconsidéré, et s'ils ne ménagent pas des jours que l'utilité publique réclame, et dont ils doivent compte à la société.
